

Le Québec **Un « hôpital » ou un « lieu d'accueil »?**

Heinz Weinmann

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Weinmann, H. (1990). Compte rendu de [Le Québec : un « hôpital » ou un « lieu d'accueil »?] *Liberté*, 32(6), 89–92.

EN TOUTE LIBERTÉ

HEINZ WEINMANN

LE QUÉBEC: UN «HÔPITAL» OU UN «LIEU D'ACCUEIL»?

Étant moi-même critique, je reconnais à tout critique un droit de regard sur toute œuvre publique, y compris la mienne évidemment. Droit de regard: à condition qu'il s'exerce, que le critique re-garde l'œuvre, toutes ses composantes. Droit *de* regard qui ainsi appelle nécessairement un droit *du* regard, doublement requis lorsqu'on fait supposément, comme François Bilodeau, de la «critique cinématographique». Cette fois encore, selon son habitude, ce dernier ne se met pas devant mais derrière l'écran. Il érige ainsi facilement un écran entre mon dernier livre, *Cinéma de l'imaginaire québécois*, et le lecteur de la revue *Liberté*, dans un article intitulé «Une communion à l'Hôtel-Dieu» (n° 190).

Écran commode qui permet la projection d'un scénario signé F. Bilodeau, ramassis d'insinuations malhonnêtes, de désinformations grossières, de dénigrement de bas étage. Je n'aurais jamais cru que la malhonnêteté intellectuelle puisse aller jusqu'à ces extrêmes. En répondant, je défends moins mon livre que le droit de *tout* livre au Québec à une critique honnête, ayant déjà souligné, à propos de *Jésus de Montréal*, la difficile constitution d'un espace critique au Québec (*Cinéma de l'imaginaire québécois*, p. 208-215).

En fait, je m'étonne beaucoup de trouver dans une revue dont le nom est pourtant «Liberté» — un mot lourd de sens pour tous ceux qui, comme Havel et Sakharov, ont

défendu la liberté au prix de la leur — des méthodes de désinformation et une langue de bois qui hier, avant la *perestroïka* et la chute des «murs de la honte», faisaient partie de la panoplie propagandiste des pays de l'Est.

Lorsque cette «liberté» tombe tout cuit dans le bec d'un François Bilodeau, luxe dérisoire, elle se dégrade en libertinage, en perversion textuelle, le critique se moquant des quelques contraintes formelles qui entravent sa «licence complète»: l'œuvre dont il est censé rendre compte. *Perversion* au sens premier du mot, car sans sourciller, comme un éditorialiste de la *Pravda* (en français: «vérité») d'avant la *glasnost*, il pervertit un livre sur le cinéma québécois en un rapport d'activité d'hôpital psychiatrique clandestin de seconde zone.

Cousu d'un tissu de demi-vérités, d'un *patchwork* de citations hors-contexte, le «rapport» culmine dans la phrase: «Dans *Cinéma de l'imaginaire québécois*, le Québec devient d'ailleurs un hôpital où l'on soigne tous les éclopés, tant les "habitants" que les immigrants.» L'accusation est trop caricaturale, trop grossière pour qu'elle ait besoin d'être réfutée.

Qu'il suffise seulement de dénoncer les grosses ficelles de l'atelier de ce «patenteux» de la critique cinématographique, ficelles assez grosses, heureusement, qu'elles sautent aux yeux du premier lecteur venu. Le gonflement de deux scènes — celle de l'urgence et celle du Jewish Hospital — d'un seul film — *Jésus de Montréal* — en un monstrueux *blow up* génère, par une généralisation abusive, un Québec complètement malade envoyé à l'hôpital par Weinmann. Pas de discrimination raciste: les immigrants font partie aussi des «malades». F. Bilodeau s'assure bien que les immigrants, les Néo-Québécois ne veuillent pas prendre le parti de ce livre. Car le but qu'il poursuit dans cet article n'est que trop évident: noircir, rabaisser, dénigrer l'image du Québec qui s'en dégage.

Certes, «mon Québec» n'est pas un «pays du sourire».

Je trouve inquiétant que F. Bilodeau n'ait pas voulu dire au lecteur de *Liberté* la «vérité» sur mon livre, sa finalité dernière: *libérer* le Québec des fantasmes et des fantômes (dont le «roman familial», au centre de ce livre, passé naturellement sous silence) qui écartèlent sa psyché, qui font chercher ailleurs un idéal qui est à portée de main. Loin donc de vouloir faire l'«apologie d'un cosmopolitisme», comme F. Bilodeau l'affirme — ramenant de vieux clichés broyés dans la tourmente postmoderne — je me suis mis au contraire à l'écoute d'une parole et d'une image d'ICI: *imaginaire québécois*.

Quoi de plus faux encore que de prétendre que je vois l'avenir des Québécois dans un angélisme qui a fait long feu depuis la mort du Canada français, sous prétexte de vouloir «limiter leur appétit de pouvoir» et les voir «se retirer en leurs "âmes"». Il a été question d'«hôpital» et de «charité chrétienne» dans ce livre, tout simplement parce que mon sujet, *Jésus de Montréal*, m'y a conduit. Si F. Bilodeau avait vraiment aussi regardé les films que j'ai pris la peine d'analyser, il se serait lui-même rendu compte que le rapprochement entre l'«hôpital» et le «Québec» a été voulu par le scénario de *Jésus de Montréal*. Car la tentation de Jésus-Daniel par le Diable-Cardinal se fait dans une des tours de la Place Ville-Marie. Quel raccourci époustouflant! Ville-Marie, ancêtre de Montréal, ville-hôpital d'accueil charitable devenu centre d'affaires.

Bien sûr, il ne s'agit pas de renoncer aux acquis de cette «Place Ville-Marie» moderne, mais simplement la déconstruire pour rappeler aux Québécois de 1990 qu'aux fondements de leur pays il a déjà existé une «maison où l'on reçoit des hôtes». Tel est le sens premier d'«hôpital». Donc loin de vouloir réduire le Québec à un «hôpital» pour malades, je voudrais qu'il s'ouvre en une «maison d'accueil».

Certes, c'est un idéal qui reste à réaliser. C'est pourquoi je me sers des *Portes tournantes* pour montrer qu'il y a un «problème de portes» pour l'immigrant qui veut entrer au

Québec. Ma remarque, «car on n'entre pas au Québec comme on entre dans d'autres sociétés, chez des nations pleinement constituées», donne lieu aux déformations caricaturales habituelles. «Qu'est-ce qu'une nation pleinement constituée?» se demande F. Bilodeau avec, j'espère, une naïveté feinte. Si maintenant un collaborateur de *Liberté* ne sait plus ce que c'est qu'une «nation pleinement constituée», le «Québec inc.» en train de se bâtir est en grande difficulté! Une nation peinement constituée? Une nation en possession de tous les privilèges auxquels donne droit une pleine souveraineté, dont celle de conférer sa nationalité à l'immigrant.

Je ne dis pas que l'immigrant est mieux reçu par le Canada que par le Québec, comme semble l'insinuer F. Bilodeau, mais qu'en raison de la situation politique actuelle, l'immigrant ne peut *devenir* québécois, il reste néo-québécois. On nait québécois ou l'on n'est pas québécois. Telle est la loi d'airain de l'«autochtonie pure laine». Les autochtones des premières nations, c'est une «autre histoire», comme nous l'avons vu lors de la «crise autochtone» cet été...